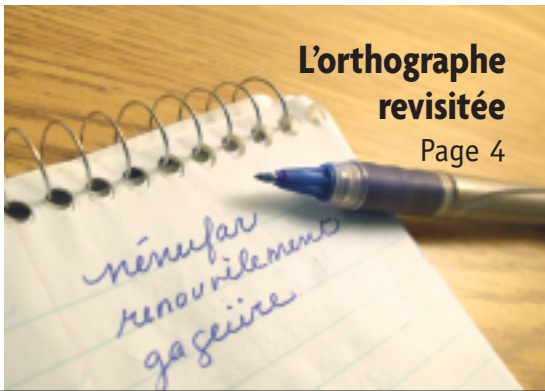
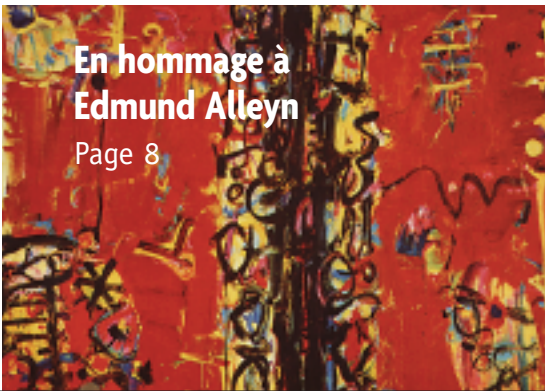




L'orthographe
revisitée
Page 4



Daniel Léveillé
impudique
Page 7



En hommage à
Edmund Alley
Page 8

Le journal de
l'Université du Québec
à Montréal

L'UQAM

Volume XXXII
Numéro 8
9 janvier 2006

Plus de 100 ans d'histoire

Un voyage imagé dans l'univers de la santé

Dominique Forget

Longtemps avant «VASY», le petit bonhomme bleu de Kino-Québec qui nous incite – avec plus ou moins de succès – à embrasser l'activité physique et une saine alimentation, des centaines de mascottes et slogans ont été imaginés par les autorités publiques qui se préoccupent de notre santé et de notre bien-être. Il y a deux ans, Lise Renaud s'est lancée dans l'aventure de les retracer. Avec l'aide d'une jeune historienne, Caroline Bouchard, la professeure du Département de communication sociale et publique de l'UQAM a retrouvé 800 affiches qui ont été utilisées dans le cadre de campagnes de marketing santé au Québec. Elle les a réunies dans un livre, lancé en novembre dernier et intitulé *La santé s'affiche au Québec. Plus de 100 ans d'histoire*.

«Caroline et moi nous sommes beaucoup amusées à sillonner le Québec à la recherche de ces affiches, raconte Lise Renaud. Chaque fois qu'on en trouvait une c'est une petite fête. Il faut dire qu'elles se sont laissées désirer. Il n'existe aucun système d'archivage et nous avons dû faire des pieds et des mains pour retracer la plupart d'entre elles. On a fouillé dans les archives des bibliothèques, des musées, des ministères et des communautés religieuses. On a même rencontré des retraités du ministère de la Santé qui en ont retrouvé dans leurs greniers.»

Bien que de courts textes accom-

pagnent chacun des chapitres, ce sont résolument les images qui tiennent la vedette dans cet ouvrage. La plupart des affiches parlent d'ailleurs d'elles-mêmes. Non seulement permettent-elles de se remémorer les grandes épidémies et les problèmes de santé qui ont frappé le Québec, elles en disent long sur l'histoire de la publicité et sur l'évolution des mœurs... bien avant l'avènement de la rectitude politique.

Mœurs, épidémies et guerres

Sur une affiche réalisée en 1918 par les Clercs de Saint-Viateur pour mettre en garde la population contre les méfaits de l'alcool, on lit en toutes lettres : «L'histoire de l'Amérique et de l'Afrique nous apprend que des peuplades entières de sauvages sont disparues, tuées par l'alcool.» La vingtaine d'affiches réalisées sur ce même thème par la congrégation religieuse rappelle que l'alcool aiguillonne les mauvais instincts, qu'il peuple les hôpitaux, les asiles d'aliénés et les prisons!

Côté épidémie, une affiche réalisée la même année pour aider à prévenir la grippe espagnole incite les Québécois à fuir les réunions et les rassemblements. La grande majorité des affiches réalisées au début du 20^e siècle est consacrée à la prévention de la tuberculose. Images et chiffres à l'appui, le Service provincial d'hygiène incite la population à dormir avec les fenêtres ouvertes, à respirer par le nez et non par la bouche, à prendre un bain au moins une fois par

semaine et à ne pas cracher sur le plancher.

Viennent ensuite toute une série d'affiches qui invitent la population à consommer du poisson et des légumes... de façon à épargner le blé, la viande et le gras pour les soldats et les Alliés. Une affiche réalisée par la Commission des prix et du commerce en temps de guerre, montrant trois femmes discutant autour d'un ouvrage de couture, en révèle long sur le Québec de l'époque. «Pour ma part, moi j'calcule qu'on en mange déjà trop d'la viande», dit l'une des femmes. «Prends papa, i'est ben trop gros. Ça va rien que lui faire du bien d'en manger moins. Pis vous itou, sa mère, sauf votre respect.»

Exposition en vue

«Ces affiches font partie de notre patrimoine et il fallait les sauver de l'oubli», estime Lise Renaud. L'idée de les rassembler lui est venue il y a plus de dix ans lorsqu'elle a publié un livre intitulé *L'écologie de la santé par les médias*. «Je voulais illustrer certaines campagnes de marketing santé, mais

Suite en page 2 ►



Marc Lucotte nommé au Conseil scientifique du CNRS à Paris

Le professeur Marc Lucotte du Département de la Terre et de l'atmosphère vient d'être nommé, par le Ministre délégué à l'enseignement supérieur et à la recherche du Gouvernement français, membre du conseil scientifique du Centre national de la recherche scientifique (CNRS), au titre des personnalités scientifiques étrangères. M. Lucotte assistera, ainsi, dès le 10 janvier prochain, à la première réunion plénière de l'année 2006 du conseil scientifique, à Paris.

Le conseil scientifique veille à la cohérence de la politique scientifique du CNRS avec l'ensemble des instances scientifiques consultatives du Comité national de la recherche scientifique. Il donne des avis notamment sur les grandes orientations de la politique scientifique du CNRS, la ré-



Photo : Nathalie St-Pierre

partition des moyens financiers et humains entre les départements, les programmes, les instituts nationaux et

les services communs. Le conseil scientifique se réunit soit en bureau, soit en réunion plénière, au nombre de trois par année, en fonction de l'actualité du CNRS.

En plus d'être directeur intérimaire de l'Institut des sciences de l'environnement, Marc Lucotte est directeur du Réseau collaboratif de recherche sur le mercure (COMERN) qui regroupe 50 partenaires et 14 universités canadiennes, dont le siège social est à l'UQAM; il est membre régulier du GEOTOP-UQAM-McGill, chercheur à la Chaire de recherche en environnement Hydro-Québec/CRSNG/UQAM et responsable du programme conjoint du DESS en gestion durables des ressources forestières.



Doctorat honorifique à Roch Denis

Le recteur de l’UQAM, Roch Denis, a reçu un doctorat honorifique de l’Université Lumière-Lyon 2, lors de la séance inaugurale des dix-huitièmes Entretiens du Centre Jacques Cartier qui se déroulaient à Lyon, du 2 au 7 décembre dernier.

Cet honneur visait à souligner l’ensemble de la carrière de M. Denis, amorcée à titre de politologue à l’UQAM en 1971. Placé au cœur des grands enjeux du système universitaire québécois et international, d’abord en tant que président de la Fédération québécoise des professeurs et professeurs d’université (1993-1999), puis

à titre de secrétaire général du Centre de coopération interuniversitaire franco-québécoise (1999-2001), Roch Denis occupe le poste de recteur de l’UQAM depuis le 1^{er} août 2001. Il est également, depuis mai 2005, président de la Conférence des recteurs et des principaux des universités du Québec (CREPUQ).

Heather Munroe-Blum, principale et vice-chancelière de l’Université McGill, Michel Pigeon, recteur de l’Université Laval, et Shirin Ebadi, avocate au barreau de Téhéran (Iran) et prix Nobel de la Paix en 2003, ont également obtenu un doctorat *honoris*

causa, respectivement de la part de l’École normale supérieure (ENS) de Lyon, de l’Institut national des sciences appliquées (INSA) de Lyon et de l’Université Jean-Moulin Lyon 3.

Créés en 1987, les Entretiens du Centre Jacques Cartier ont lieu chaque année, alternativement à Lyon et au Québec. Ils réunissent quelque 600 chercheurs, universitaires et représentants du monde économique, financier, politique et culturel, principalement du Québec et de la région Rhône-Alpes.



► VOYAGE – Suite de la page 1



Photo : Nathalie St-Pierre

Lise Renaud, professeure du Département de communication sociale et publique.

je me suis rendu compte que beaucoup d’affiches avaient été jetées. J’en ai sauvé quelques-unes *in extremis* des bacs de recyclage. Je me suis dit qu’il fallait faire quelque chose.»

Lorsqu’elle a rencontré Caroline Bouchard, la professeure a fait une demande de subvention auprès du Réseau de recherche en santé des populations du Québec. En moins d’un mois, elle avait en poche l’argent nécessaire pour démarrer le projet.

Aujourd’hui, la professeure a non seulement un livre à son actif, mais deux projets dans ses cartons : un premier pour un site Internet qui recenserait les affiches retrouvées et un second pour le montage d’une exposition itinérante. Elle est notamment en pourparlers avec le Musée

McCord et le Musée de la civilisation à Québec. Elle a également amorcé des discussions avec des membres de l’Observatoire de la santé en Belgique qu’elle a rencontrés un peu par hasard, à l’occasion d’un voyage. «Ils ont en leur possession une quarantaine d’affiches anciennes qui ont été utilisées pour la promotion de la santé et où l’on voit les personnages de l’univers belge comme Bécassine. Ce serait chouette de faire une exposition comparée.» ●

ERRATUM

Une erreur malencontreuse s’est glissée dans l’édition du 14 novembre 2005 du journal L’UQAM, dont nous tenons à nous excuser. La direction intérimaire de l’Institut des sciences de l’environnement (ISE) est assumée par Marc Lucotte, appuyé par Laurent Lepage et Pierre Drapeau, à titre de directeurs intérimaires adjoints.

Pour sa part, la directrice du Centre de recherche interdisciplinaire sur la biologie, la santé, la société et l’environnement (CIN-BIOSE), Mme Louise Vandelac, siège au comité exécutif de l’ISE et est responsable du comité de promotion et des fêtes entourant le 15^e anniversaire de l’ISE.

La rédaction

L’UQAM

Le journal *L’UQAM* est publié par le Service des communications, Division de l’information.
Directeur des communications
Daniel Hébert
Directrice du journal
Angèle Dufresne
Rédaction
Marie-Claude Bourdon, Anne-Marie Brunet, Pierre-Etienne Caza, Dominique Forget, Claude Gauvreau
Photos
Nathalie St-Pierre
Conception de la grille graphique
Jean Gladu, designer
Infographie
Service des communications
Division de la promotion institutionnelle
Publicité
Catherine Levasseur
Communications Publi-Services Inc.
(450) 227-8414, poste 303
Impression
Payette & Simms (Saint-Lambert)
Adresse du journal
Pavillon WB-5300
Téléphone : 987-6177 • Télécopieur : 987-0306
Adresse courriel
journal.uqam@uqam.ca
Version Web du journal
www.journal.uqam.ca/
Dépôt légal
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0831-7216
Les textes de *L’UQAM* peuvent être reproduits, sans autorisation, avec mention obligatoire de la source.
UQÀM
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville, Montréal
Québec H3C 3P8

PUBLICITÉ

Vers une plus grande intégration des chargés de cours

Angèle Dufresne

L'UQAM devrait se doter d'ici peu d'une *Politique de répartition des postes de professeurs réguliers à pourvoir par des personnes chargées de cours*, qui permettra notamment à cinq chargés de cours d'accéder au statut de professeur, au cours des trois prochaines années. Dans la même foulée, un projet pilote permettrait d'engager dix chargés de cours sur une base annuelle, plutôt qu'à la leçon. Ces deux projets, qui visent à reconnaître la «contribution majeure» des chargés de cours à la mission de formation de l'Université, ont fait l'objet de longs débats lors de la réunion de la Commission des études (C.É.) du 13 décembre dernier, mais les commissaires ont finalement résolu de leur donner un appui de principe unanime, bien que leur adoption formelle soit reportée au 24 janvier prochain.

Les principales hésitations sont venues des professeurs commissaires qui questionnaient certains aspects des textes qui n'auraient pas été identiques à ceux de leur convention collective. Les sept professeurs ont fait bloc pour demander le report de l'adoption de ces deux projets afin de s'assurer, selon les mots de l'un d'entre eux, «qu'aucune de leurs interventions à la C.É. n'enfreigne les dispositions de la convention collective UQAM-SPUQ». Ils ont tenu à préciser, par ailleurs, que leur présence à la C.É. n'est pas rattachée à un «mandat syndical». La présidente de la Commission des études, la vice-rectrice Danielle Laberge, n'a pas caché sa surprise devant des interrogations de cette nature alors que le processus

est rendu à son terme, après des mois de cheminement du dossier à travers les instances de l'Université et de très nombreuses consultations, y compris auprès du SPUQ qui n'y a apporté aucune objection.

Ce dossier reviendra donc à la C.É. en janvier. D'ici là, la présidente a invité les commissaires à formuler des amendements en bonne et due forme pour discussion, s'ils le jugent à propos, de façon à ce que ce dossier puisse voir son aboutissement, longtemps attendu. «Il y a maintenant un peu plus de douze ans que s'est amorcé le processus d'intégration des chargés, chargés de cours», lit-on en préambule de l'un des projets.

École de langues

Créée en mai 1996, l'École de langues a connu un essor fulgurant, notamment au cours des cinq dernières années, tant sur le plan du nombre d'étudiants-cours qui a plus que doublé que des cours offerts. Les commissaires ont approuvé à l'unanimité une résolution susceptible de modifier substantiellement l'organisation et la gestion de l'École.

Si elles sont entérinées par le Conseil d'administration de l'UQAM, ces modifications permettraient à un maître de langue (élu par les membres de l'Assemblée des maîtres de langues et sur recommandation de la Commission des études) d'assumer la direction de l'École; d'abolir le poste de direction adjointe; de reconnaître l'École comme une unité académique responsable de sa gestion et de sa programmation selon les règles et les procédures habituellement convenues pour les départements; de confirmer le mandat de l'École aux seules fins de la

formation créditée; et de mettre en place quatre regroupements linguistiques responsables du développement et de la gestion de leur programmation (français, anglais, espagnol et autres langues).

La vice-rectrice à la vie académique et vice-rectrice exécutive, Mme Danielle Laberge, a été mandatée pour assurer les suivis de cette reconfiguration académique et administrative de l'École de langues et de voir avec les syndicats et associations concernées à ce que des négociations s'engagent sur les éléments ayant des incidences sur les textes conventionnés.

Revalorisation de l'enseignement

Les commissaires de la C.É. ont confié aux doyens le mandat de procéder à une vaste consultation dans chacune de leur faculté sur la revalorisation de l'enseignement et l'articulation enseignement-recherche/création. Les doyens devront faire rapport des résultats de leurs travaux à la séance du 30 mai prochain de la Commission des études.

Cette consultation fait suite au vœu du recteur, exprimé dans son discours de la rentrée, de lancer rapidement la réflexion sur cette question de manière à parvenir, à l'automne 2006, à des actions concrètes de revalorisation de l'enseignement dans la carrière professorale et à un meilleur arrimage de la recherche/création à tous les cycles d'enseignement. La présidente de la C.É. a proposé aux commissaires un *Énoncé de principes, questions et plan d'action* qui devrait soutenir les facultés dans leur réflexion. Cet énoncé fait état d'univers parallèles, cloisonnés et parfois ri-

vaux dévolus à l'enseignement et à la recherche/création dans les universités, alors que chacun devrait bénéficier de leur «fertilisation mutuelle».

Les constats et regrets maintes fois exprimés ont rarement mené à des actions concrètes pour «assurer la place primordiale, le prestige et le rayonnement qui revient à la fonction d'enseignement», lit-on en préambule de l'*Énoncé*.

Parmi les constats relevés, notons la moindre valorisation de l'enseignement par rapport à la recherche dans l'évaluation de la carrière professorale; l'absence significative de professeurs dans l'enseignement des cours généraux du baccalauréat (assumés par des chargés de cours) dans

un contexte où les pressions à la recherche subventionnée ou contractuelle se sont accentuées, de même que les charges professorales aux cycles supérieurs; la difficulté pour les chargés de cours de maintenir des activités de recherche/création et la non-reconnaissance de leurs contributions sur ce plan; la difficulté de développer chez les étudiants à tous les cycles des aptitudes critiques, de susciter et d'accompagner leur questionnement et de témoigner auprès d'eux de cette quête permanente qu'est la recherche; le rôle des organismes externes (gouvernementaux et subventionnaires, notamment) sur la relation entre les fonctions d'enseignement et de recherche ●

Montréal Campus célèbre ses 25 ans !



Photo : Denis Bernier

C'était soir de retrouvailles et de festivités pour les anciens et les actuels artisans du journal étudiant *Montréal Campus*, qui fêtait ses 25 années d'existence au bar Le Saint-Sulpice, le 7 décembre dernier.

Fondé en 1980 par le professeur de journalisme Roch Côté et quelques-uns de ses étudiants, le *Montréal*

Campus a servi de tremplin à plusieurs journalistes et reporters que l'on peut lire aujourd'hui dans les pages de certains magazines et quotidiens québécois.

Dans l'ordre habituel, rangée arrière : Jean-Jacques Bédard (rédacteur en chef 1981-82), Richard Bousquet (maquettiste 1980-82), Marc

Thibeault (rédacteur en chef 1980-81), Rémy Plourde (publicité 1983-2005) et Johanne Babin (étudiante fondatrice 1980). Au-devant : Vincent Larouche, Arianne Lacoursière, Catherine Girard-Lantagne et Alexandre Shields (rédacteur en chef), tous de l'équipe actuelle.

PUBLICITÉ

L’abc de la nouvelle orthographe

Marie-Claude Bourdon

Vous trouvez que les rectifications de l’orthographe sont une aberration, une insulte à la langue française ou, pire encore, une entreprise mal dirigée qui ne fait que rajouter des règles et des exceptions à une langue déjà suffisamment compliquée? Manifestement, vous n’avez pas encore rencontré Chantal Contant. Chargée de cours au Département de linguistique et auteure d’un ouvrage intitulé *Connaitre et maitriser la nouvelle orthographe*, cette membre fondatrice du Groupe québécois pour la modernisation de la norme du français est probablement la plus ardente défenseuse de la nouvelle orthographe au Québec, et possiblement dans toute la Francophonie.

Les 20 janvier et 21 mars prochains, Chantal Contant offre deux ateliers d’une demi-journée sur la nouvelle orthographe, dans le cadre des activités du Centre de formation et de recherche en enseignement supérieur (CEFRES). On pourra se familiariser avec les règles de la nouvelle orthographe, question de ne pas pénaliser à tort les étudiants qui les appliquent. Mais, surtout, on aura droit à un cours fascinant sur l’histoire de la langue à travers ses anomalies et les modifications qui lui ont été apportées à différentes époques.

Des imprimeurs aux nénufars

Ainsi, on apprendra que c’est parce que les imprimeurs du dictionnaire de l’Académie avaient manqué d’accents graves, lors d’une précédente réforme, au 18^e siècle, que certains mots où l’on prononce un è s’écrivent traditionnellement avec un accent aigu, comme *événement* ou *réglementaire*. Avec les rectifications, on a régularisé l’usage de l’accent aigu devant une syllabe contenant un e dit muet.

Pourquoi la nouvelle orthographe propose-t-elle de changer la graphie du mot *nénuphar*, qui devient *nénufar*? Non pas parce qu’elle favorise l’écriture au son, comme on l’en a injustement accusée, dit Chantal Contant. Mais bien parce qu’il s’agissait de corriger une anomalie introduite en 1935 par un académicien zélé qui avait remplacé le *f* utilisé jusqu’alors par un *ph*, sous prétexte que le mot avait une racine grecque. «En fait, le mot vient de l’arabe», précise l’enseignante, ajoutant que les autres mots en *ph*, comme *philosophe*, *éléphant* ou *orthographe*(!) n’ont pas changé de graphie.

Selon elle, les nouvelles règles visent à corriger certaines incohérences de la langue, sans tout bouleverser. «Les rectifications touchent à peine quelques mots par page», note la grammairienne. On n’a pas changé les règles régissant l’accord du participe



Chantal Contant, chargée de cours au Département de linguistique, défend la nouvelle orthographe avec passion.

passé, mais on a simplifié l’usage du trait d’union dans les nombres (tous les numéraux composés s’écrivent avec le trait d’union : «vingt-et-un»,

«cent-deux»), le pluriel des noms composés (*des après-midis*) et l’orthographe des noms étrangers (*artéfact* au lieu d’*artefact*, des *raviolis* avec un *s* au pluriel au lieu du *i* italien).

On a généralisé l’emploi de la soudu-
re : cela donne *s’entretuer*, *agroa-
liminaire*, *extrasensoriel*. Tout en res-
pectant une tendance déjà établie,
on propose ainsi un peu d’uniformité

dans un domaine où les ouvrages de référence se contredisent. On a aussi éliminé l’accent circonflexe sur le *i* et le *u*, sauf dans certains cas.

Assidûment ou éperdument?

«Pourquoi faudrait-il se rappeler qu’on écrit *assidûment* et *indûment* avec un accent circonflexe, mais pas *éperdument*? demande Chantal Contant. Pour qu’on puisse piéger les gens dans les concours d’orthographe? En Espagne, où l’orthographe est régulièrement simplifiée, un enfant de dix ans peut écrire une lettre à sa grand-mère sans faire de fautes. Pourquoi la langue française devrait-elle être si difficile à apprendre?»

La plupart des gens ne s’offusqueront pas devant la proposition d’écrire *épître* sans accent circonflexe, comme *pupitre* et *chapitre*. Mais certains risquent de trouver que *cout*, *buche* ou *île*, sans accent, ont l’air tout nu. «Ce sont les changements les plus visibles, observe Chantal Contant. Mais il faut toujours se rappeler que ni les graphies traditionnelles ni les nouvelles ne doivent être considérées comme fautives et qu’on est tout à fait en droit de mêler les deux. Ceux qui le désirent peuvent continuer à mettre un accent circonflexe sur le mot *île* s’ils trouvent cela plus joli tout en écrivant *cure-dent* avec un *s* au pluriel, comme le propose la nouvelle orthographe.»

Au cours de la session, des ateliers pour les étudiants seront également proposés à l’heure du lunch. Surveil-
lez le calendrier des activités ●

Triomphe new-yorkais pour le Chœur de l’UQAM



Dirigé par le professeur Miklós Takács, le Chœur de l’UQAM s’est illustré une fois de plus sur la prestigieuse scène du Carnegie Hall, à New York, le 20 novembre dernier. Il s’agissait, en effet, de son quatrième pas-
sage dans ce lieu mythique de la Grosse Pomme.

Cette fois, les 210 choristes qui ont effectué le voyage y ont accom-
pagné le New England Symphonic Ensemble, ainsi que les solistes Eilana Lappalainen (soprano), Angelica Cathariou (mezzo-soprano), Sergej

Kiselev (ténor) et Raffaele Costantini (basse), dans une interprétation du *Requiem* de Mozart, qui a récolté des applaudissements nourris de la part des 2 400 spectateurs.

M. Takács a déclaré être «fier de constater que le rayonnement du Chœur de l’UQAM dépasse les fron-
tières du Québec. Le concert que nous avons donné démontre une fois de plus que la musique contribue au rapprochement des peuples.» Une autre visite à New York est prévue en janvier 2007.

Rappelons que le Chœur de l’UQAM compte environ 250 choristes et qu’il privilégie l’interprétation d’œuvres du répertoire classique. Chef d’orchestre et de chœur reconnu internationalement, M. Takács en est le fondateur. Professeur au Département de musique de l’UQAM depuis 1973, il est également directeur général et artistique de la Société philharmonique de Montréal depuis 1982, et récipien-
daire de la Médaille du Gouverneur gé-
néral du Canada.

La petite histoire des rectifications

Promulguées en France en 1990, les rectifications de l’orthographe ont été approuvées par l’Académie française, par différentes instances de la Belgique et de la Suisse, où elles se sont davantage imposées qu’en France, ainsi que par le Conseil supérieur de la langue française du Québec et l’Office québécois de la langue française. À l’UQAM comme à l’Université de Montréal, on enseigne les modifications dans les cours de français écrit et l’Association québécoise des professeurs et professeures de français s’est prononcée en leur faveur. Mais contrairement au ministère de l’Éducation de la Belgique, celui du Québec n’a pas émis de directive à leur propos. Sans être contre (les rectifications sont acceptées dans la correction des épreuves uniques de français écrit), le gouvernement québécois ne souhaiterait pas se lancer dans une autre «réforme».

Ce terme, particulièrement sensible dans le milieu de l’éducation, est soigneusement évité par les défenseurs québécois de la nouvelle orthographe. Mais ce n’est pas seulement à cause de sa connotation. C’est aussi parce qu’il n’a jamais été question de procéder à une réforme en profondeur de l’orthographe. Pour certains, c’est d’ailleurs là que le bât blesse. En effet, si les modifications proposées amènent une harmonisation dans l’orthographe de certains mots, elles sont loin de régler tous les problèmes d’apprentissage de la langue. Les correcteurs des examens de français écrit ont beau accepter les nouvelles graphies, cela n’aura pas pour résultat d’améliorer les piètres performances des élèves.

La plupart des rectifications ne sont pas encore passées dans l’usage. Dans l’immense majorité des publications officielles, des journaux (y compris celui que vous tenez entre les mains) et des maisons d’édition, on continue à cor-
riger les textes selon l’orthographe traditionnelle. Mais cela pourrait bien-
tôt changer. En effet, de plus en plus d’ouvrages de référence, tels que le pres-
tigieux *Bon Usage* de Grevisse-Goose et le *Dictionnaire Hachette* attestent la
nouvelle orthographe. D’autres, comme le *Petit Robert* ou le *Bescherelle*, re-
connaissent environ la moitié de ses recommandations dans leurs versions
les plus récentes et plusieurs logiciels de correction, dont Word et PowerPoint, les ont intégrées ou sont en train de le faire.

Il y a aussi toutes ces futures enseignantes qui apprennent les nouvelles règles et qui vont bientôt enseigner aux enfants qu’on peut écrire *boîte* avec ou sans accent. Seize ans après son adoption par l’Académie française, la nouvelle orthographe commence à faire son chemin. Toutes les modifica-
tions qu’elle propose se retrouveront-elles dans les dictionnaires? Comme
toujours, c’est l’usage qui aura le dernier mot.

Un diplômé de l’UQAM s’illustre à Télé-Québec

Pierre-Etienne Caza

Présenter une nouvelle vision de la construction résidentielle, alliant créativité et conscience écologique, tout en contournant les circuits de consommation traditionnels : voilà le concept original de *Blue Storm Télé*, une maison de production indépendante qui exploite le créneau des œuvres documentaires. Elle nous a offert l’an dernier la série *Les Artisans du rebut global*, diffusée à Télé-Québec, au cours de laquelle les téléspectateurs ont pu suivre l’aventure de cinq participants qui devaient construire, au sommet du mont Arthabaska, une maison entièrement composée de matériaux récupérés.

Fort du succès de cette série, *Blue Storm Télé* a récidivé en transposant le concept en plein centre-ville mont-réalais. L’automne dernier, les cinq participants de cette nouvelle série, intitulée *Les Citadins du rebut global*, devaient rénover, cette fois, un petit cottage laissé à l’abandon depuis des années sur la rue Larivière, près du pont Jacques-Cartier. Ils devaient pri-



Photos : Claude Morin, Blue Storm

Jean-Pierre Lavoie, diplômé du baccalauréat en design de l’environnement.

Lavoie, 41 ans, l’aîné des Citadins, est le seul qui possédait une expérience de chantier de construction avant le début du tournage. Il a acquis une formation de Compagnon charpentier à

concentrer sur des détails, de l’ornement et du *flafla*, explique-t-il. Mais quand survient un projet comme celui-ci, tout ce que j’ai appris à l’UQAM devient le catalyseur de mes idées de conception. Mes notions de psychosociologie de l’espace resurgissent, tout comme mon intérêt pour la ville, l’histoire et le patrimoine. Dès le départ, j’ai saisi que redonner une âme à cette maison, c’était aussi faire renaître la rue Larivière et revitaliser le quartier.»

Et pour cause. La première fois qu’il a vu le cottage, Jean-Pierre n’a pu cacher sa stupéfaction devant le travail colossal qui les attendait, lui et ses acolytes Nadina Bini, Alejandro Montero, May Porthé et Vincent Vandenbrouck. «Avec ses fondations plus basses que la rue et sa charpente de bois pourrie, cette maison se confondait avec les ordures qui l’entouraient, se rappelle-t-il. Elle n’avait même pas d’adresse, elle ne faisait plus partie de la rue.» Il a donc fallu rénover non seulement l’intérieur, mais aussi la charpente. L’ampleur de la tâche était telle qu’ils ont dû faire appel à des architectes spécialisés en structure et soulever la maison à l’aide de 24 vérins !

Un travail d’équipe

La visite de la maison, lors d’une

me d’enfer a donné lieu à des moments de joie, mais aussi à d’inévitables frictions, en raison du caractère de chacun et du niveau de stress.

La maison de production avait d’ailleurs annoncé un «choc des cultures», puisque l’équipe se composait de trois Québécois et deux Français. Certes, les pieds et les pouces encore utilisés ici ont forcé les visiteurs à s’adapter, mais c’est la culture discursive de ses camarades français qui a fait sourire Jean-Pierre. «Débattre avant de poser chaque geste, je n’ai rien contre cela quand on a le temps, mais pas lorsque la maison risque de s’écrouler sur nos têtes. Il fallait parfois agir rapidement. Alors oui, il y a eu quelques désaccords, mais pas de conflits majeurs», précise-t-il en riant.

Une finale en dents de scie

Les Citadins ont donc puisé dans leurs réserves de solidarité, d’inventivité et d’ardeur à l’ouvrage pour relever le défi. Mais que serait un show de télévision sans un rebondissement dramatique? À une semaine de la fin des travaux, notre diplômé a été victime d’un ulcère perforé et on a dû l’opérer d’urgence. Il est présentement en convalescence, et sera vraisemblablement de retour sur les plateaux de cinéma au printemps.

D’ici là, il espère être capable de faire progresser les rénovations dans sa propre maison, située dans le quartier Villaray. Il les avait amorcées avant le tournage des Citadins du rebut global, en faisant appel aux mêmes principes de récupération que l’on pourra voir, dès le 17 janvier, à Télé-Québec. Regardera-t-il l’émission? Il avoue ne pas posséder de téléviseur, ce qui, à la réflexion, n’est guère surprenant. Pourquoi faire comme tout le monde quand on peut faire autrement? ●

L’ingéniosité des Citadins

Les Citadins ont recyclé toutes sortes de matériaux : des panneaux de signalisation, un réflecteur de feu de circulation, des fûts de bière, un lampadaire municipal, des chariots industriels, des casiers postaux, des rétroviseurs, des portes de chambre d’hôtel, une marche d’escalier roulant, un vieux réservoir d’huile à chauffage, d’anciens pupitres d’écolier, etc. Qu’en ont-ils fait? C’est ce que vous apprendrez en suivant la série, dès le 17 janvier à Télé-Québec!

vilégier des solutions écologiques, bien sûr, mais aussi composer avec d’autres contraintes, dont un échéancier de 13 semaines, un budget de 15 000 \$, ainsi qu’un seul plein d’essence et un seul conteneur à déchets. *Blue Storm Télé* en a tiré 13 épisodes de 52 minutes qui seront présentés simultanément par Télé-Québec et France 5, dès ce mois-ci. Choisi parmi plus de 700 candidatures, Jean-Pierre Lavoie, diplômé de l’UQAM en design de l’environnement (1991), est l’un des cinq Citadins.

Une touche uqamienne...

Titulaire de deux baccalauréats, l’un en design de l’environnement et l’autre en architecture, Jean-Pierre

Lyon, et travaillé durant quelques années à titre de menuisier-charpentier. Désormais directeur artistique ou concepteur de décors pour l’industrie cinématographique, il se formalise fort peu d’avoir défoncé le budget de 384 \$ ou que certaines contraintes aient été bafouées. «Ce sont les artifices d’un *show* de télé, dit-il. Il ne faut pas que ça empêche de voir l’essentiel, qui est la présentation d’un modèle de récupération accessible à tous.»

Participer à ce projet constituait pour lui un défi d’autant plus stimulant qu’il faisait appel à sa formation première. «En cinéma, je travaille à m’éloigner le plus possible de ce que j’ai appris à l’UQAM, parce que je me



Avant...



...après!

PUBLICITÉ

Diane Veilleux à la tête de la Fondation de l’UQAM

Mme Diane Veilleux a été nommée récemment directrice générale de la Fondation de l’UQAM. Originaire de Québec et diplômée de l’Université Laval, Mme Veilleux possède une longue expérience du monde des affaires et de la philanthropie.

Elle a agi, notamment, à titre de vice-présidente aux ressources humaines chez TD Meloche Monnex, entre 1991 et 1993, puis a été nommée, en 1993, vice-présidente à la Direction du marché de l’affinité de cette même corporation. À travers ces fonctions, Mme Veilleux a tissé des liens solides avec les universités québécoises et la plupart des ordres professionnels.

Diane Veilleux a également présidé, de 2001 à 2005, la Fondation du Centre des femmes de Montréal (CFM), a été co-présidente de la Campagne de financement de la même fondation, et membre du C.A. de plusieurs organismes, dont la Fondation de recherches en sciences infirmières du Québec de l’Ordre des infirmières et infirmiers du Québec.

L’un des premiers objectifs de la nouvelle directrice générale de la Fondation sera de poursuivre la campagne de financement *Prenez position*



Photo : Nathalie St-Pierre

Diane Veilleux

pour l’UQAM amorcée en 2002. À ce jour, 51,6 M \$ ont été recueillis auprès de partenaires du milieu des affaires, de la collectivité universitaire et des diplômés et amis de l’Université.

«J’ai une grande confiance dans le talent et l’habileté de madame Veilleux à conduire les affaires de la Fondation de l’UQAM avec professionnalisme et intégrité, dans le respect des missions académiques de l’Université et de ses constituantes», a déclaré le vice-président de la Fondation, M. Pierre Parent, également secrétaire général et vice-recteur aux Affaires publiques et au développement.

Rapport de l’Ombudsman

Le Conseil d’administration recevait le 29 novembre dernier le compte-rendu des mesures prises par l’UQAM pour se conformer aux recommandations proposées par l’Ombudsman dans son rapport de l’année 2003-2004. Quatre de ces recommandations concernaient les programmes d’assurance santé et d’assurance dentaire destinés aux étudiants.

Le Secrétariat général s’est notamment assuré d’améliorer l’information transmise aux étudiants à propos de ces programmes. Un dépliant préparé par l’Alliance pour la santé étudiante au Québec (ASEQ) est maintenant envoyé avec le relevé d’inscription de facture. En outre, les étudiants qui visitent le site Internet des services financiers sont redirigés vers le site de l’ASEQ. Le mode de désinscription pour les étudiants qui ne souhaitent pas souscrire à l’assurance a également été simplifié.

Trois autres recommandations du rapport de l’Ombudsman touchaient à la Politique sur l’intégration des étu-

dants handicapés. L’Université a pris les mesures nécessaires pour mieux diffuser cette Politique, notamment sur le site Web de l’UQAM et en demandant aux Services à la vie étudiante de prendre les mesures nécessaires pour la diffuser. L’Université a aussi mis cette Politique à jour le 14 juin 2005, tel que le recommandait l’Ombudsman. Le comité prévu par la Politique devrait également être mis sur pied à l’hiver 2006.

Soulignons que le rapport de l’Ombudsman pour la période du 1^{er} juin 2004 au 31 mai 2005 est en ligne cet automne. Au cours de la période visée par le document, le bureau de l’Ombudsman a reçu 773 demandes. De celles-ci, 213 étaient des plaintes et 560 se voulaient de simples consultations. Parmi les plaintes, 73 ont été jugées fondées.

SUR INTERNET

www.unites.uqam.ca/ombud/PDF/rapport_annuel_2004_2005.pdf

L’UQAM lance son nouveau site Web

Fruit de la collaboration du Service des communications, du Service de l’audiovisuel, du Service de l’informatique et des télécommunications et d’un comité de travail composé de représentants des unités académiques et administratives, la première étape d’une refonte majeure du site Web de l’UQAM est arrivée à son terme aujourd’hui, 9 janvier, avec la mise en ligne d’une nouvelle présentation des contenus.

Comme le montre la nouvelle page d’accueil (www.uqam.ca), la navigation et l’accès à l’information seront facilités par une structure de type «usagers» [futurs étudiants, étudiants, employés, diplômés, etc.] et un gabarit de présentation uniforme.

À ce jour, outre les pages gérées par le Service des communications, de nombreuses unités académiques et administratives ont intégré la nouvelle plate-forme. Plusieurs autres sites sont également en chantier. Par ailleurs, une analyse des besoins se poursuit afin d’identifier des outils de gestion de contenu qui faciliteront la mise à jour de l’information.

C’est Nathalie Benoit, directrice

de la Division de la promotion institutionnelle du Service des communications, qui est responsable de la refonte du site Web institutionnel de l’UQAM. Elle est appuyée dans cette tâche, de façon remarquable, par Sylvain Bédard, édimestre du Service des communications et chargé de projet. La conception graphique de la page d’accueil et des gabarits a été réalisée par Gwenaël Bélanger, sous la direction de Gilles Boulet, du secteur de la production audiovisuelle et mul-

timédia (SAV). Le soutien et le développement techniques de la plate-forme sont la responsabilité de Jean-François Tremblay, du même service. Hélène Bouley, du Service de l’informatique et des télécommunications (SITel), est aussi étroitement associée au projet à titre de webmestre de l’UQAM. Ont également collaboré, Stéphanie Beauchamp, Caroline Deneault, Pierre Faucher, Julie Gauthier, Mariane Leblanc et Lysanne Lessard.

Bourses pour la relève

Amélie Bourbeau, étudiante de troisième cycle en histoire, a remporté une bourse de 2 500 \$ dans le cadre du cinquième concours de bourses d’études offertes à la relève en archéologie et en histoire de Montréal.

Décernées par le Musée Pointe-à-Callière et la direction de Pratt & Whitney Canada, ces bourses sont destinées à deux étudiants dont les sujets de mémoire ou de thèse permettent de faire avancer les connais-

sances historiques et archéologiques de Montréal. Le projet de thèse d’Amélie Bourbeau s’intitule *La coordination de l’assistance privée chez les catholiques de Montréal : les cas de la Fédération des Œuvres de charité canadiennes-françaises et de la Federation of Catholic Charities, 1928-1974*.

L’autre lauréat est Alexandre Poudret-Barré, étudiant de deuxième cycle en anthropologie de l’Université de Montréal.

Fête de reconnaissance des employés



Photos : Nathalie St-Pierre

Le 19 décembre dernier, juste avant la Fête de fin d’année du recteur au Centre de design, M. Roch Denis offrait un cocktail en l’honneur des employés qui ont cumulé 25 ans de service à l’UQAM. On trouvera la liste des 130 personnes ainsi honorées, de même qu’une galerie de photos à l’adresse Web suivante www.uqam.ca/annonces/2005/05-604.htm.

PUBLICITÉ

Habillés de leur seule nudité

Claude Gauvreau

Sur une scène dépouillée, deux corps nus, immobiles, se mettent soudainement à bouger sur des musiques de Vivaldi ou de Led Zeppelin. Un geste, deux gestes, parfois trois consécutifs. Un mouvement rapide suivi d’un temps d’arrêt, ou une marche lente alternant avec une course subite. Ce rythme hachuré est celui d’*Amour, acide et noix*, pièce à la beauté évanescente du chorégraphe Daniel Léveillé qui, depuis sa création en 2001, a remporté un succès fulgurant.

Professeur à l’UQAM depuis 1988, Daniel Léveillé a amorcé sa carrière de chorégraphe en 1976. Cinq ans plus tard, le Conseil des arts du Canada lui décerne le prix Jacqueline-Lemieux pour souligner la qualité de sa démarche artistique. Puis, en 1991, il fonde sa propre compagnie, *Daniel Léveillé Danse*, dont il est le directeur artistique.

Aujourd’hui, après avoir signé plus d’une vingtaine d’œuvres, Daniel Léveillé est un artiste reconnu, non seulement au Canada mais aussi sur la scène internationale. Pour *Amour, acide et noix*, il reçoit le Prix Dora Mavor Moor 2004 du Toronto Alliance for the Performing Arts, ainsi que le Prix du public 2005 du Dance Week Festival de Zagreb. Cette pièce, rapelons-le, a été jouée dans une dizaine de pays dont la Grande-Bretagne, Israël, l’Italie et l’Irlande. Quant à son œuvre la plus récente, *La pu-*



Photo : Nathalie St-Pierre

Le chorégraphe Daniel Léveillé, professeur au Département de danse.

deur des icebergs, qu’il a présentée notamment à New York, Londres et Paris, elle sera créée en Allemagne et en Italie l’hiver prochain.

Pour Daniel Léveillé, ses tâches de professeur et de créateur sont indissociables... mais parfois difficiles à concilier. «Si j’arrêtais de créer, je deviendrais une coquille vide et je ne pourrais pas continuer à enseigner, car

mon enseignement ne repose pas sur des théories mais sur l’expérimentation», souligne-t-il. Selon lui, il y a encore beaucoup d’incompréhension au sein de l’Université à l’égard des exigences que comporte la pratique artistique des professeurs-créateurs. «Quand je suis en processus de création, je n’ai pas assez de 24 heures dans une journée pour l’alimenter. Alors, mon travail devient plus ardu si je dois en même temps corriger des mémoires de maîtrise, assister à une multitude de réunions ou m’absenter plusieurs jours pour une tournée à l’étranger», explique le chorégraphe.

Une approche minimaliste

Se qualifiant lui-même de pur produit des années 70, Daniel Léveillé a été en effet une des figures marquantes de ce que l’on appelait, à l’époque, la danse-théâtre. Issu du Groupe *Nouvelle Aire*, laboratoire de création dirigé par Martine Époque, il fait alors partie de ce noyau d’artistes constitué de Paul-André Fortier, Édouard Lock, Gilles Maheu, Ginette Laurin et d’autres, qui a contribué à redéfinir le territoire de la création d’avant-garde en

danse. «À ce moment-là, il se faisait du ballet, du ballet-jazz et assez peu de danse moderne. Nous avions la volonté de prendre la parole et, surtout, la chance de pouvoir occuper une place vide», raconte Daniel Léveillé.

C’est aussi au groupe *Nouvelle Aire* que le chorégraphe fait la rencontre, déterminante, de Françoise Sullivan qu’il appelle affectueusement sa «mère en création». «Nous étions tous impressionnés par son aura de signataire du célèbre manifeste *Refus global*. Elle nous a appris l’importance de ne jamais rien prendre pour acquis et de ne pas avoir peur de l’angoisse. Elle nous mettait dans l’obligation de créer», rappelle-t-il.

À partir des années 80, Daniel Léveillé opte pour une approche davantage formaliste, voire minimaliste de la danse, dépourvue de toute séduction. «Je tends de plus en plus vers une épuration du geste et de l’espace pour mieux saisir l’état de vulnérabilité des danseurs et atteindre une certaine vérité.»

La rencontre primitive des corps

Aux yeux de Daniel Léveillé, la danse est une écriture, au même titre que la poésie ou la peinture. «Le poète écrit avec ses mots, le peintre avec ses couleurs, moi j’utilise le corps», dit-il.

La connaissance du corps, y com-

pris dans sa nudité, est désormais au centre de son travail de recherche. «Depuis 15 ans, je me suis rendu compte que la majorité des chorégraphes parlaient constamment du corps sans jamais le montrer.» Le corps permet de tout voir, répète-t-il souvent à ses interprètes. «Par exemple, dans *Amour, acide et noix* – où les danseurs sont nus du début à la fin – le spectateur perçoit leurs pensées, leurs émotions, leur cœur qui bat, leurs muscles qui se contractent. La peau est le vrai costume du corps», soutient Daniel Léveillé.

Sa dernière création, *La pudeur des icebergs*, s’inscrit dans la même recherche que ses deux spectacles précédents avec lesquels elle forme une trilogie (*Utopie* et *Amour, acide et noix*). Dans un texte publié par la revue *Spirale* en décembre 2004, le professeur Georges Leroux du Département de philosophie résume bien la démarche du chorégraphe. «Les danseurs de Daniel Léveillé sont vêtus de leur nudité, écrivait-il. Aucun artifice et aucun lyrisme dans les gestes. Les corps sont archaïques en ce qu’ils précèdent tout langage et tout symbole.»

Comme si l’humanité existait d’abord à travers sa plus immédiate expression : la rencontre primitive des corps vivants ●



Photo : Marian Alonzo

La pudeur des icebergs de Daniel Léveillé. Sur la photo : Mathieu Campeau, Justin Gionet et Stéphane Gladyszewski.

PUBLICITÉ

Pour comprendre Edmund Alleyn

Claude Gauvreau

Les critiques ont dit de lui qu’il était inclassable parce qu’il pratiquait avec bonheur, dans un va-et-vient constant, les langages de la figuration et de l’abstraction. Peintre méconnu et même longtemps oublié dans son propre pays, Edmund Alleyn, né à Québec en 1931, fut pendant plusieurs années une figure marquante du milieu de l’art, particulièrement en Europe. Aujourd’hui, on redécouvre son oeuvre grâce, notamment, à l’ouvrage collectif intitulé *Edmund Alleyn, Indigo sur tous les tons*, auquel ont collaboré onze professeurs de l’UQAM.

Ce livre d’art, magnifiquement illustré, constitue la première étude d’importance sur l’artiste. Publié aux Éditions du Passage sous la direction des professeurs Gilles Lapointe et Jocelyn Jean de la Faculté des arts, et de Ginette Michaud de l’Université de Montréal, il réunit les contributions d’artistes, d’écrivains, de philosophes et de directeurs de musées qui ont voulu témoigner de la diversité de l’oeuvre d’Edmund Alleyn.

«Même s’il était réticent à l’idée qu’on lui rende hommage, Edmund a voulu participer à la conception de l’ouvrage car il était obsédé par la peur de l’oubli qui menace la survie de toute oeuvre artistique, explique Gilles Lapointe. Peu de temps avant sa mort, en décembre 2004, il a choisi 50 peintures qu’il jugeait essentielles à la compréhension de son parcours. Ce choix constitue le matériau premier du livre.»

Edmund Alleyn débute sa carrière de manière fulgurante en 1955, à l’âge de 24 ans. Ses études à peine terminées à l’École des beaux-arts de Québec, il remporte deux grands prix



Chef en grand apparat, 1964, huile sur toile et toile peinte découpée.

et obtient une bourse de la Société Royale du Canada qui lui permet de partir pour Paris où il fera carrière

pendant une quinzaine d’années. S’inscrivant dans le mouvement dit de la «figuration narrative», il parti-



L'Introscaphe, 1968-1970.

cipe alors à de nombreuses manifestations collectives, tout en présentant des expositions individuelles. De retour au Québec en 1971, il doit repartir à zéro et enseignera, jusqu’en 1991, au Département des arts visuels de l’Université d’Ottawa.

Une peinture introspective... et critique

Les thèmes de la solitude, du rêve, de la mémoire et de la mort hantent le travail d’Edmund Alleyn, depuis ses premières peintures abstraites jusqu’aux derniers tableaux plus oniriques, en passant par les oeuvres hyperréalistes et sculpturales des années 70.

«Il aimait cultiver le paradoxe. Une scène érotique pouvait être traitée avec des couleurs froides, tandis qu’il peignait l’eau comme si chaque ondulation portait la courbe d’un corps de femme. Souvent avant-gardiste, il lui importait peu d’être perçu comme un peintre moderne. Il demeurait attaché à une certaine tradition picturale, s’inspirait de toutes les époques et était fasciné par les grands

maîtres européens comme le Gréco, Goya, Picasso et Klee», rappelle Gilles Lapointe.

Malgré le caractère introspectif de sa peinture, Edmund Alleyn a aussi connu une période où la critique sociale était au premier plan. Il participe, en effet, aux événements de Mai 68 à Paris en créant des affiches pour soutenir la cause des grévistes. Puis, en 1970, il réalise l’*Introscaphe*, oeuvre polysensorielle et audacieuse pour l’époque. Le spectateur pénètre à l’intérieur d’une cabine ayant la forme d’un oeuf monumental et était bombardé de sons et d’images évoquant entre autres la guerre du Vietnam, des émeutes raciales ou des scènes de torture.

En supprimant la distance entre le spectateur et l’objet artistique, l’*Introscaphe* expérimentait un autre type de relation esthétique, préfigurant ainsi les installations et les oeuvres d’art médiatique des années 80. Alleyn souhaitait voir sa cabine échapper au circuit commercial de l’art et rêvait même de la voir implantée au carrefour des rues.

Tout au long de sa vie, Edmund Allyn aura été habité par plusieurs dualités, souligne Gilles Lapointe. «Son père le force très jeune à fréquenter l’école française, bien qu’il soit issu d’un milieu anglophone. Plus tard, il doit choisir entre le Québec et la France, puis entre une oeuvre de peintre à réaliser et une carrière d’artiste à promouvoir.» Dans une note inédite, Alleyn avait écrit : «Au début, il ne s’agissait que d’être peintre, plus tard il importait d’être aussi un artiste. Et en devenant artiste, il devenait de plus en plus difficile d’être peintre» ●

Prix d’excellence à la Galerie



Photo : Martin Brault

Peter Gnass à l’UQAM lors de l’exposition qui lui a été consacrée l’année dernière.

La Galerie de l’UQAM et le Musée régional de Rimouski ont remporté récemment le premier «Prix Excellence» de la Société des musées québécois pour l’exposition *Peter Gnass. Couper/ Coller* et pour la publication qui l’accompagnait. Ce prix annuel vise à reconnaître l’apport exceptionnel d’institutions à l’avancement de la

muséologie québécoise.

L’exposition, fruit d’une collaboration entre les deux institutions, avait été présentée l’an dernier à Montréal et à Rimouski. Elle a permis de découvrir une dizaine d’oeuvres révélatrices de la pratique de Peter Gnass, un des artistes majeurs de la création artistique québécoise. Quant au cata-

logue de l’exposition, il constituait la première monographie d’envergure consacrée à la démarche de Peter Gnass.

Souignons que cet événement a aussi valu à la Galerie l’obtention du «Prix Grafika 2004» dans la catégorie catalogue d’exposition.

Edmund Alleyn dans son atelier, en 1974.